



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787

Ouvrage Posthume

Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de

[S.l.], 1789

Lettre XLVIII. 28 Novembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

M. de Stutheren. La comtesse est une sœur de Mlle Hencke (Madame Rietz) ; elle croyoit avoir épousé un gentilhomme polonois qui s'est retiré depuis quelques mois. Une fois détrompée elle a fait choix d'un jeune officier. Le Roi a donné de l'argent , & même assez. On présume que c'est chez cette sœur que se retirera Mlle Hencke , qu'on dit n'être pas mariée avec Rietz , & gêner les projets que l'on forme pour vivre paisiblement avec la dame d'honneur.

Un souper très-remarquable & très-secret , où l'on a pris la silhouette de l'ombre de César, transpire un peu. Le nombre des visionnaires augmente ; aussi dit-on que les actions de Bischopswerder baissent ; je n'en crois pas un mot.

Nulle opération nouvelle. D'ailleurs les dépositions pleuvent de toutes parts contre le pauvre de Launay , & vraisemblablement sa fortune rachetera sa liberté.

Rien de nouveau ou du moins de bien constaté quant à la Hollande , si ce n'est que le comte de Görtz a trouvé moyen d'y déplaire aux Etats , à la maison d'Orange , & aux principaux chefs du parti , qu'on nomme le parti François. Je fais bien ce qu'un philosophe en concluroit ; mais un politique y verra du moins qu'il est des commissions dont il ne faut jamais se charger.

L E T T R E X L V I I I .

28 Novembre 1786.

Il paroît tous les jours davantage que le Roi n'oublie pas ceux qui lui ont montré de l'attachement avant son avènement au trône ; &

cette marche qui se développe successivement, le constate du moins un honnête homme. Le comte Alexandre Wartensleben, officier aux gardes, & dont je vous ai déjà parlé plusieurs fois, avoit été élevé avec lui. Delà cette liaison qui n'admet aucuns secrets. Le feu Roi fait venir Wartensleben & lui dit : „ Je suis charmé de vous voir intimement lié avec mon neveu. Continuez, mais il faut aussi servir l'Etat. Je dois être instruit des démarches de mon successeur; vous me raconterez, *mein liebes Kind*, vos parties de plaisir. Je ne les empêcherai pas; mais je vous dirai si elles ont quelque chose de dangereux, & vous en avertirez vous-même le Prince de Prusse. Reposez-vous sur moi, *mein schatz*, de votre avancement. „

--- Wartensleben qui connoissoit le vieux renard, répond : „ Qu'il est l'ami du cœur du Prince, & qu'il ne seroit jamais son espion. „ Alors le Roi prend son air furieux : „ *Herr lieutenant*, puisque vous ne voulez pas me servir, je vous apprendrai du moins à obéir. „ Le lendemain il l'envoya à Spandaw, où il est demeuré trois mois; puis il le place dans un régiment en garnison au fond de la Prusse. Le nouveau Roi qui l'a rappelé aussitôt après son avènement, après un moment d'humeur que lui a donné son refus d'aller en Suede, & qu'ont entretenu peut-être les autres favoris, vient de lui accorder une prébende qui vaut douze mille écus, & le destine, selon toutes les apparences, à commander les gardes.

Second exemple du même genre. Lorsqu'on fit le procès au ministre Görn, chef du département du commerce, il se trouva dans sa caisse une lettre de change du prince de Prusse de trente mille écus. Il falloit les représenter dans les vingt quatre heures. M. d'Arnim va
trouver

trouver le Prince Royal & les lui offre. Celui-ci fut trop heureux de les accepter. Delà est venue l'espect de faveur dont jouira vraisemblablement le nouveau ministre; du moins je n'en vois que cette cause, outre celle tirée de son caractere facile & de son esprit médiocre & indécis, mais juste & clair, comme je l'ai dit dans mes dépêches précédentes.

Autre action humaine & généreuse. La princesse Elisabeth de Brunswick, premiere femme du Roi, a reçu en augmentation de traitement les revenus du bailliage de Ziganitz, qui se montent à douze mille écus, avec pleine liberté de se retirer où elle voudroit. Bien sûre de n'être pas reçue dans sa famille, elle restera à Stettin; mais cette nouvelle l'a transportée de joie; elle a fait annoncer aussitôt que la générale Schwerin sa gouvernante n'avoit plus d'ordres à donner; & pour la premiere fois, depuis dix-huit ans, elle a monté à cheval (avec Mlle de Platen), afin de jouir aussitôt de la liberté qui lui étoit rendue.

Un trait qu'il faut ajouter aux preuves de la morale personnelle du Roi, c'est d'avoir remis au prince Henri sa correspondance avec Frédéric. Elle contient cinq cents quatre-vingt-sept lettres sur les affaires de l'Etat, depuis 1759 jusqu'en 1786. On avoit mal à propos répandu qu'il partageoit secrètement l'opinion de son frere sur leur neveu. Ces lettres ont prouvé que du moins il ne vouloit pas le laisser voir. Il lui a même rendu des services, & par exemple, lorsque le comte de Wartensleben, dont je parlois tout à l'heure, fut enfermé, il lui envoya le brevet d'une pension de cent louis dont il jouit encore.

L'homme de confiance du feu Roi, le fameux hussard de la chambre Schöning, vient

d'être nommé adjoint au caissier de la caisse militaire, avec trois mille écus d'appointemens. Assurément il n'y a point à cela de rancune. Ce Schönig, au reste, n'est pas un homme sans intelligence, & il est dépositaire d'une foule de choses qui ne doivent pas être rendues publiques aujourd'hui ni peut-être jamais.

Opposons à toutes ces bonnes actions du Roi, l'espece d'inertie où il reste au sujet de ses dettes personnelles. Il ne s'empresse pas de les payer au dehors, & n'a pas encore apuré un compte considérable au dedans.

Il est décidé que le Roi congédiera tout ce qui tient à la régie & au système financier françois, chose très-louable en elle-même! car, à supposer la nécessité de prolonger pendant quelques années le régime fiscal, encore les régisseurs françois doivent-ils avoir depuis 25 ans formé des sujets allemands, ou ils n'en formeront jamais; & n'est-ce pas sur des Allemands que le Roi de Prusse doit régner? Mais le passage d'un ordre de choses à l'autre n'en fera pas moins très-délicat, & je ne vois pas que rien soit prêt pour en diminuer la secousse. On a annoncé aux administrateurs du tabac qu'à commencer du 1 Juin 1787 leur administration cesseroit. Tout le monde pourra désormais cultiver (objet très-important, car la feuille de tabac qui naît dans ces sables inféconds est une des meilleures de l'Allemagne, & elle faisoit autrefois l'objet d'un grand commerce), fabriquer & vendre du tabac. Dès le 1 de Juillet on donnera des concessions *gratis* à qui en voudra (même liberté promise pour le café.) Depuis 1783 jusqu'en 1786 l'administration du tabac avoit rendu environ seize cents mille livres au-dessus de la somme sur laquelle le Roi comptoit; de sorte que c'étoit

un revenu d'un peu plus d'un million d'écus, & quelquefois quatorze cents mille (près de quatre à six millions de notre monnoie), & cependant l'administration n'avoit pas le droit d'acheter la feuille; elle étoit obligée de la prendre dans les magasins de la société maritime qui la lui vendoit à cent pour cent de bénéfice. Cette administration vexoit infiniment les sujets pour avoir les excédens avec lesquels il falloit aborder le Roi, lorsqu'on lui rendoit compte, & sans lesquels il ne trouvoit ni sagesse dans le travail, ni talent dans les employés. Le nouveau Roi laisse les appointemens aux commis de cette partie, jusqu'à ce qu'ils soient placés, & cela est humain; car cette révolution ne dérange pas moins de 1200 familles; mais où retrouvera-t il ces 8 millions de revenu? On parle & certainement on délibere de les remplacer par une capitation répartie en douze classes de citoyens, payant depuis vingt-quatre écus pour les gros négocians, douze écus pour les habitans les plus riches, deux écus pour les citadins obscurs, jusqu'à douze gros pour les payfans. Quelle maniere de commencer un regne, que de taxer les personnes avant les propriétés! C'est à la perception de cet impôt odieux qui met à prix le droit d'être, (il ne s'agit cependant que d'une capitation par famille, ce qui le rend moins défavorable), que seroient employés les commis hors d'activité: mais les profélytes & même les apôtres de ce projet ne comptent que sur un produit annuel de deux millions d'écus (le prix du tabac & du café réunis) qui couvriroit à peine le déficit, & celui qui fait calculer en finance, se garde bien de supputer arithmétiquement le produit de l'impôt selon la mesure de l'imposition. Il me sem-

ble qu'il falloit mieux connoître d'avance les remplacemens , & je m'étonne un peu de ce qu'il débute par les opérations que je lui ai indiquées comme à préparer , & qu'il laisse en arriere celles par lesquelles je pensois qu'il devoit débiter.

M. de Heinitz , ministre du département des mines , & président de la commission , chargé d'examiner la gestion du général de Wartenberg , avisé sans doute par la clameur universelle , a représenté au Roi qu'il faudroit placer dans cette commission quelques militaires. En conséquence le Roi a nommé le général Möllendorf.

Pour donner une idée des malversations attribuées au juif Wartenberg , très-surpassé , dit-on , par ses prédécesseurs , on cite le trait que voici : Il avoit fait faire des habits pour un régiment d'infanterie , sans que le drap eût passé dans l'eau. Les habits étoient si étroits qu'à peine le soldat pouvoit les vêtir. Le premier jour que le régiment les porte une grosse pluie survient. Le quartier-maître dit que si les soldats se déshabillent , jamais ils ne pourront remettre leurs habits. On ordonne qu'ils passeront la nuit habillés , & secheront leurs habits sur leurs corps.

Exemple d'une autre espece , & caractéristique de Frédéric II. Un caissier de M. de Wartenberg vole quatre-vingt mille écus. Le Général le mande au Roi , & attend ses ordres. Frédéric répond qu'il ne peut ni ne doit se mêler de cette affaire , parce qu'il est très-décidé à ne pas perdre cette somme. Wartenberg comprend ce jargon ; il fait assembler tous les fournisseurs , & les invite à se la répartir , sous peine de perdre à jamais la fourniture. Ils jurent , crient , se lamentent , & finissent par se

cotiser. Wartenberg écrit au Roi que la somme est dans la caisse. Frédéric lui répond une lettre très-sévère, & qu'il finit en l'avertissant que *c'est pour la dernière fois qu'il lui fera grace.*

Les relations intérieures sont toujours à peu près les mêmes. Le bruit général est que le Roi va épouser Mlle de Voss de la main gauche, maniere allemande d'ennoblir le concubinage, inventée par les courtisans déliés & les prêtres complaisans, pour sauver, disent-ils, les dehors. Cette demoiselle est toujours un mélange de pruderie & de cynisme, d'affectation & d'ingénuité. Elle ne trouve d'esprit qu'aux Anglois, dont elle parle passablement la langue.

On soupçonne M. de Manstein d'être l'auteur de quelques-uns des changemens projetés dans l'armée, & qui ont pour but d'améliorer l'état du soldat & de l'officier subalterne aux dépens du capitaine. Je répète que cette dernière cohorte est bien formidable, & que tout changement de ce genre demande une grande prévoyance & une fermeté inflexible. Le prince Henri, qui garde en public un profond silence sur toutes les opérations, prendra très-vivement le parti de l'armée, si elle a à se plaindre, & se flatte de regagner ainsi ce qu'il a perdu par trop de hauteur. Mais l'aristocratie de l'armée le connoit trop bien pour y prendre confiance. Elle fait qu'après de lui les Gitons ont été & qu'ils seront toujours les arbitres de tout; qu'alors même que les circonstances lui ont imposé la nécessité d'approcher de lui des hommes de mérite, ç'a été un fardeau que ses frêles épaules ont secoué le plus vite qu'elles ont pu; qu'enfin c'est un homme fini pour la guerre, & à jamais odieux au cabinet.

Il paroît que c'est un comte de Brühl qu'on a choisi pour gouverneur du Prince Royal, &

rien ne constate mieux le crédit de Bischopswerder que cette éternelle préférence pour les Saxons. Le comte de Brühl, fils du fastueux Satrape de ce nom, frere du grand-maître de l'artillerie saxonne, aimable, instruit, enclin de bonne ou de mauvaise foi aux rêveries des visionnaires, peu militaire, mais voulant profiter de la circonstance pour entrer dans cette carrière à pas de géant, demande d'être fait lieutenant-général dès son début, chose inouïe dans l'armée prussienne, & qui fera infiniment de mécontents.

On vient d'interdire à la banque le commerce des lettres de change, & cela est très-sage en théorie, mais accompagné de grands inconvéniens dans la pratique locale. La banque où le Roi faisant l'intérêt à deux & demi pour cent des dix-sept millions d'écus environ qui s'y trouvent en capitaux, & de l'argent qu'on y apporte; dans un pays où les capitalistes n'ont nul emploi de leurs fonds, la banque n'a de moyens de payer ces deux & demi pour cent, sans être onéreuse au Roi, que par le commerce des lettres de change; & désormais elle le pourra d'autant moins, que la société maritime, fondée comme je vous le disois sur cette base insensée, qu'elle doit donner au moins dix pour cent de bénéfice à ses actionnaires, du moment où on lui coupera quelques-uns de ses privilèges exclusifs les plus rapportans; celui du bois, par exemple, ne pourra plus procurer à la banque, qui reçoit d'elle le cinq pour cent de tout l'argent que la société maritime y prend, les sources de profit qu'elle lui a ouvertes jusqu'ici.

ier P. S. Le ministre Schulembourg a donné sa démission. Elle n'est pas encore acceptée.

Le Roi a soupé hier chez sa fille avec made-

moiselle de Vierey, intime amie de mademoiselle de Voff, placée de sa main depuis l'avènement au trône, & la bien-aimée. Cela, ce me semble, avoisine beaucoup la conclusion du roman.

Il est plus sûr que jamais que le Roi ne travaille point, & qu'il est avide de plaisirs jusqu'à la fureur. Les secrets de l'intérieur à cet égard ne se gardent point du tout, & rien ne prouve mieux, à mon avis, que le maître est foible & peu imposant autant que mal entouré.

2d P. S. Le Roi est si effrayé de la clameur universelle élevée au sujet de la capitation, qu'il la retire. Des gens de son intérieur me parloient aujourd'hui des moyens de remplacement. Mais qu'attendre d'un Prince avare & foible que deux jours de clameurs font reculer, & à qui l'on ne peut que dire: imposez les terres nobles, & sacrifiez quelques millions à aller chercher les intérêts que paient les nations emprunteuses.

L E T T R E X L I X .

Du 21 Novembre 1786.

IL devient plus soupçonnable chaque jour qu'il se trame quelque chose entre l'Empereur & la Prusse, ou que tout au moins il y a des propositions, soit de la part du premier, soit réciproques, sur lesquelles on délibère. Je n'ai ni l'argent ni les moyens nécessaires pour découvrir les détails. Un ministre peut tout en ce genre, & tout impunément. Mais quand j'aurois moi le grand ressort de la corruption, que ne risquerois-je pas à tenter de le mettre en œuvre? Je ne suis avoué ni directement ni indirectement. Un coup d'autorité peut disposer de moi & de mes papiers en un instant, &